

ROSSINI

Le centième anniversaire de la naissance de Rossini, que l'on célèbre, à l'Opéra, ce soir même, va donner la volée à d'innombrables essais d'ancêtres de souvenirs, d'épigrammes et d'enthousiasmes. Qu'il me soit permis de résumer à cette place, selon la plus stricte équité, la carrière de ce maître, à qui toutes les tées, avaient prodigué leurs dons, hors une seule, la tée du persévérant travail, de la passion et de la foi. L'auteur de *Guillaume Tell* émeut en nous les sentiments les plus contradictoires, il nous induit à l'admirer et nous conduit à le mépriser. La première partie de sa vie se passe à faire de son génie un obole sans leu de paille. A trente-six ans, en pleine possession de ses qualités, il écrit cette partition de *Guillaume Tell*, où les grandes pages abondent, où l'inspiration se pousse, par endroits, jusqu'à la sublimité.

On peut croire qu'il va s'élancer, désormais, vers les sommets, prendre une conscience définitive des puissances de son art, conquérir la haute, pure et féconde gloire, à laquelle ses extraordinaires facultés le prédestinent. Point du tout. C'est justement à l'heure où l'on attend tout de lui qu'il s'arrête court. Il se dérobera à l'effort et se refuse à la création. Les applaudissements du passé lui suffisent. Grand musicien, il feint de hausser les épaules au seul nom de la musique, il affecte de mener une existence de bourgeois retiré des affaires, se moque de ses contemporains et de soi-même et répond à qui l'interroge : « Venez dîner avec moi, je vous ferai goûter d'un macaroni que je prépare à la perfection. »

Jamais homme illustre n'a mis plus de soin à organiser la banqueroute de son génie et à jeter voluptueusement à tous les yeux. Si quel qu'un le presse un peu, on l'entendra dire : « J'ai, pour me survivre, *Guillaume Tell*, le *Barbier de Séville* et le troisième acte d'*Othello*. Je n'en veux pas davantage. » Vous ne lui arrachez pas une parole de plus. Que lui importe le mouvement des idées, le développement soudain de l'art musical ? Rien ne lui est plus que matière à bons mots. Sa paresse fait la moue à tout spectacle de lutte, son ironie s'étend à toute production. Comme un croyant se retranche des vanités du monde pour l'amour de son Dieu, s'immole à la sainteté de son rêve, il se renonce à jamais et se sacrifie à son épicurisme. Son idéal est d'être un faignant-lazzarone, qui se chauffe au soleil, joyalement, sans penser à demain, daignant à peine se souvenir d'hier.

Lorsqu'on joue devant lui l'un de ses ouvrages, il ne semble même pas qu'il en soit l'auteur, tant il marque d'indifférence. Lamentable et monstrueux suicide, tel que l'histoire n'en signale aucun autre ! Et, pourtant, des chants merveilleux ont surgi en son âme, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'éveiller, et nous ne pouvons oublier les frappantes beautés éparpillées dans les œuvres de sa jeunesse. Nous nous irritons contre une si volontaire ruine et cette survivante personnalité, ces dons magnifiques sciemment trahis à l'âge mûr, s'imposent à nous. Le cas est unique, certes, autant qu'il est douloureux. Où trouver un plus désolant sujet de réflexions, souligné d'un plus imprévu contraste ?

Par ses origines, Rossini tient aux batailleurs. Il est né d'un musicien nomade, jouant du cor à l'aventure dans les orchestres forains et d'une chanteuse de petit mérite, qui court les tréteaux de hasard. A sa dixième année, un professeur bolonais, *Il signor Tesset*, se rencontre à point nommé pour lui enseigner le solfège et le faire chanter dans les églises. Un peu plus tard, entre les expéditions foraines auxquelles il prend part en compagnie de ses parents, le contrapontiste Mattei lui enseigne la composition à la pipe. Pour son premier essai, il improvise une cantate. Douze mois après, il bade un opéra. Le gaillard a de l'improvisation mélodique, une verve enragée, une adresse de main qui plaît.

En outre, son bonheur veut qu'il soit fort beau, parfaitement découplé, spirituel comme un diable et mauvais sujet à délices. Le succès lui vient de tous les côtés à la fois. On l'acclame au théâtre et on se le dispute à la ville. Ses belles années ont le tour exact des Mémoires de Casanova. Une riche Bolonaise l'enlève, un beau matin, pour l'installer à Venise, où elle le surprend, un beau soir, fêté à sept chandeliers par une cantatrice et une grande dame. A Milan, à Rome, à Naples, partout, mêmes accidents romanesques, à travers lesquels il se sent à l'aise, toujours en haleine de nouveauté. Un de ses biographes — Stendhal en personne — cite ce fragment de dialogue entre le déluré jeune homme et une fille de théâtre à la mode : « Sais-tu bien, Gioacchino, que j'ai mis à la porte, pour les beaux yeux, le propre frère d'un Empereur, Lucien Bonaparte, et que tu as de la chance ? — Peuh ! répliqua Rossini, tu n'as pas l'air de te douter que j'ai dédaigné, en ta faveur, une marquise, une comtesse et une princesse, et que tu dois t'estimer heureuse. » A Naples, son sort l'attache à la Colbran, qui est la folle de l'imprésario Barbaja et une rare vocaliste. Les Napolitains sont témoins de scènes de jalousie bien étranges. A qui donner raison, de Barbaja et de Rossini ? — Quelques-uns sont pour Rossini, le plus grand nombre soutient Barbaja. Le maître compositeur met tout le monde d'accord, à l'improviste, en épousant la belle. La lune de miel durera tant qu'elle pourra. Bagatelle ! Le jour où nos époux auront assez l'un de l'autre, ils se sépareront. La vie n'est pas faite pour s'ennuyer.

Cela n'empêche pas, bien entendu, les opéras du jeune homme de se succéder comme les jeunes se poussent. Sérieux ou comique, il tire parti du moindre livret. N'allez pas, néanmoins, vous figurer qu'il s'épuise à combiner les situations, à chercher des combinaisons profondes. Oh ! que héni ! Nous connaissons l'invariable programme de ses journées. S'éveiller à onze heures, se lever après midi, s'habiller jusqu'à deux heures, déjeuner en gourmet, jusqu'à trois, baguenauder au café, en prenant des glaces ou s'en aller conter fleurette aux dames jusqu'à cinq heures, dîner à six, plantureusement, passer la soirée au spectacle, à bavarder de loge

en loge, accepter à souper, n'importe où et se coucher au grand jour, c'est la sonnerie régulière. Une seule heure appartient au travail : l'heure qui précède le lever. Sous son oreiller, la musicien a glissé son livret, à portée de sa main, voici du papier réglé et des crayons. En s'éveillant, maître Gioacchino vous troussé un air, un duo, un chœur, une ouverture et n'y pense plus.

Tandis qu'il cause avec le premier venu, le long du jour, des mélodies naissent en lui au petit bonheur, qu'il chantonne ou siffote comme sans y prendre garde. Ces phrases et ces phrasettes lui constituent un fond d'approvisionnement, d'où il fait sortir, à commandement, tout ce qu'il lui faut. Rien ne lui coûte, Traderi dera... *Il Barbieri di Siviglia* !... Tradera dera... *L'Italiana in Algeri* !... Qui veut des partitions toutes fraîches ? A votre service, la *Generentola*, *Tancredi*, *Mathilda di Sabran*, la *Donna del lago*, *Semiramide* et même l'*oratorio Mosè*...

Peu d'insuccès, surtout des morceaux agréables, spirituels ou beaux. Comment le prodigieux maestro s'arrange-t-il ? Le diable seul en sait quelque chose. D'aucuns lui reprochent bien, à l'occasion, ses négligences. « Bah ! réplique-t-il — toujours au dire de Stendhal — croyez-vous donc que j'aie le loisir de me relire ? On m'accorde six semaines pour fournir un opéra. C'est le moins que j'emploie les quatre premières à m'amuser, puisque je ne dois pas être éternellement jeune. Dans les deux dernières, je compose en faisant répéter. Je n'ai pas de temps à perdre en finesses. » Langage très plaisant, je n'en disconviens pas, mais qui en dit long sur le lazzarone. De sincères aveux se cachent constamment, ainsi, sous l'ironie rossinienne.

A la vérité, l'artiste est au-dessus des Italiens de son époque, non seulement par les facultés, mais aussi par un certaine institution de la science allemande. Il lui est arrivé de s'asseoir au rayonnement de Haydn et, surtout, de Mozart, comme la canaille de Naples se couche au soleil sur le môle, et ses harmonies, son instrumentation même en paraissent réchauffées. Dans son excellente et concise *Histoire de la musique en France*, M. Arthur Coquard, musicien remarquable et critique judicieux, fait observer avec raison que la supériorité de Rossini s'affirme en ce seul fait que ses deux œuvres les plus durables, le *Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*, n'ont pas été, tout d'abord, compris du public. L'une, remontant à 1816, peut résumer sa manière italienne, l'autre caractérise son apogée et sa manière française.

Au surplus, il est manifeste que son idéal, au contact de notre art, s'est infiniment élevé. Qu'il se ménage à Paris la même existence qu'ailleurs, qu'il n'ait pas l'air de s'inquiéter des attaques dont il est l'objet de la part des adeptes de l'école expressive, tels que Lesueur et Berton, qu'il ne montre pas un grand respect de soi en transformant son *Maromello II* en le *Siège de Corinthe*, ou son *Voyage à Reims*, pièce de circonstance improvisée pour le sacre de Charles X, en le *Comte Ory*, tout cela est possible. On ne saurait, cependant, contester que son style tende, chez nous, à s'élargir et s'ennoblir. Par surcroît, lorsqu'Auber, en 1828, a fait représenter sa *Muette de Portici*, Rossini en reçoit une sorte de révélation, bientôt attestée par son *Guillaume Tell*, qui domine, du reste (et de beaucoup, dans ses grandes pages), la *Muette* et les opéras de Meyerbeer lui-même. Qu'en devons-nous inférer ? Simplement qu'il subit, en artiste prodigieusement doué, les influences ambiantes et qu'il dépendrait de lui seul de conduire le mouvement. Mais il n'en fait rien.

L'échec de *Guillaume Tell* est pour nous, sans conteste, un triste souvenir, aussi bien que les échecs de *Joseph* de Méhul, de *Tannhäuser*, des *Troyens* et de *Carmen*. Que penser, seulement, d'un maître qui se détache à jamais de son art parce qu'on n'a pas rendu justice à sa dernière création ? Rossini, par malheur, a des instincts et point de conviction. Son génie ne connaît pas la souffrance et ne se roidit pour la défense d'aucun principe. Entré par hasard dans la voie de la véritable expression dramatique, il ne croit pas devoir s'y engager résolument et soutenir son chef-d'œuvre par d'autres tentatives du même ordre, vaillamment accentuées.

Les soi-disants connaisseurs déprisent sa partition capitale et s'effolent de ses ouvrages à vocalises. Un littérateur comme Balzac vante son *Mosè* par-dessus tout ; Mery s'extasie devant la grandeur énorme de sa *Semiramide*. Des musiciens du temperament d'Herold se déforment le goût à calquer les formules rossiniennes. Rossini pourrait remplir un rôle éminent, donner des exemples, faire prévaloir la poésie de la vérité, entrevue dans *Guillaume Tell*. Point ! Il laisse son répertoire de jeunesse triompher aux dépens de son œuvre la plus grande et la plus vraie. Trente ans de suite, notre école est impressionnée de ses pires artifices par la très détestable faute de son abstention, disons mieux : de sa lâcheté.

Au point de vue de l'Italie, nous reconnaîtrons, volontiers, qu'il a mis, à ses débuts, un frein relatif aux écarts de virtuosité en leur imposant des roulades écrites, au lieu de leur permettre de tout enjoliver à leur fantaisie, mais il n'en a pas moins continué à subordonner le drame à la virtuosité des chanteurs. Un meilleur service rendu par lui, c'est une écriture vocale mieux posée, plus normale à tous les registres, et qui lui a fait, en particulier, tirer des effets neufs de la voix de contralto. Ajoutons que son orchestre est, plus riche et plus varié, que celui de ses compatriotes antérieurs à sa naissance.

Que si nous touchons à ses rapports avec notre pays, rappelons-nous que les Gluck, les Grétry, les Méhul et bien d'autres, avaient doté nos théâtres d'ouvrages bien supérieurs aux siens par la force d'expression et la conception logique et pleine de visées auprès desquelles ses prétendues hardiesses sont bien pâles. Si nous en ayons perdu le sentiment, tant pis pour nous, notre oubli des traditions nationales ne les effaçait point à son profit. Au demeurant, on jouera toujours le *Barbier de Séville* pour la belle humeur qui s'y déploie, et *Guillaume Tell* pour les dans qui s'y font jour. Maître Gioacchino Rossini compte, parmi les artistes, les plus doués qui aient jamais et il

n'a pas fait ce qu'il était en son génie de faire. La postérité lui doit des parties de grande admiration, de même qu'il lui a laissé des parties de chefs-d'œuvre, elle ne lui doit point, à coup sûr, de respect.

FOUCAU

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Centenaire de Rossini, chez Mme Albani et à l'Opéra.

Courses à Enghien.

ECHOS POLITIQUES

UNE VICTOIRE CONSERVATRICE

Un monarchiste a été élu, hier, député de Poitiers ; on trouvera ailleurs les chiffres du scrutin.

La candidature de M. de Touchimbert avait été fort habilement posée par les conservateurs entre les deux tours de scrutin, et le succès a récompensé leurs efforts.

M. de Touchimbert, premier conseiller municipal de la ville de Poitiers, est président de la Société d'agriculture de la Vienne, et président de la Société de secours aux blessés militaires.

L'élection de M. de Touchimbert est non seulement une victoire pour nous, puisqu'un siège est enlevé aux républicains, elle est aussi un enseignement pour les élections futures.

C'est à tort, paraît-il, qu'on a annoncé que M. Carnot avait adressé au Pape une lettre de félicitations au sujet de son encyclique.

Tant pis pour M. Carnot !

D'autre part, on nous assure que, en réponse à l'interpellation annoncée pour jeudi sur la politique du gouvernement vis-à-vis du Saint-Siège, lecture serait donnée de la correspondance échangée entre le Vatican et le précédent cabinet.

Les nouveaux ministres sont entrés en fonctions des hier et procèdent à leur installation.

M. Loubet a déjà nommé le chef de son cabinet : c'est M. Reynaud, chevalier de la Légion d'honneur, chef du bureau du personnel à la direction de l'administration pénitentiaire.

M. Cazelles, directeur de la Sûreté générale, a remis hier sa démission à M. Loubet. Il va retourner au conseil d'Etat. On parle, pour le remplacer, de M. Christian, préfet de l'Hérault, ou de M. Puybaraud, inspecteur général des services administratifs, ancien chef de cabinet du préfet de police, qui fut chargé de l'enquête sur les incidents de Fourmies, l'an dernier.

ECHOS DE PARIS

M. Gladstone, accompagné de Mme et Mlle Gladstone et de M. Armitstead, quitte Paris, ce matin, par le train de 10 h. 15, se rendant à Londres.

Dans la journée d'hier, M. et Mme Gladstone ont assisté au service religieux à l'église de la rue d'Aguesseau et, dans l'après-midi, ils ont rendu visite à M. et Mme Léon Say et à M. et Mme Jules Simon.

Ils ont dîné à l'hôtel Bristol. La veille, M. et Mme Gladstone ont passé quelques heures au Louvre et se sont longuement arrêtés devant la *Vénus de Milo*. Le *great old man*, dont on connaît le goût artistique, n'a jamais traversé Paris sans aller admirer, au Louvre, la *Vénus de Milo*, qu'il appelle « le chef-d'œuvre de l'art grec ».

Arrivées à Paris :

Le prince de Reuss, le prince Alexis Soltykoff et M. Alexandre de Gorloff, lieutenant-général dans l'armée russe.

Feuillets détachés d'album :

Les bonheurs sont comme le gibier : quand on les vise de trop loin, on les manque.

Alphonse Kann.

Bien des gens qui regardent des caricatures ne s'imaginent pas être devant un miroir.

COMMERSON.

M. et Mme William H. Stewart ont offert, hier, un déjeuner d'adieu à M. et Mme Whitelaw-Reid, dans leur hôtel de l'avenue d'Iéna, qui sert de cadre élégant à de très belles collections artistiques.

Les bizarreries de la politique.

M. Godéroy Cavaignac, le nouveau ministre de la marine et le futur président de la république, est apparenté à M. Edouard Bocher, l'éminent sénateur de la droite et ancien représentant de Monseigneur le comte de Paris.

En effet, son père, le général Cavaignac, président de la république en 1848, avait épousé, en descendant du pouvoir, Mlle Odier, dont le frère avait lui-même épousé Mlle Delessert, sœur de Mme Edouard Bocher.

Par conséquent, M. Godéroy Cavaignac est le neveu de la belle-sœur de M. Edouard Bocher.

Il n'est pas probable que la prochaine promotion dans l'état-major général soit signée avant les premiers jours d'avril.

Il ne se produira pas, avant cette époque, de vacance parmi les généraux de division.

Dans la première quinzaine d'avril, trois divisionnaires seront atteints par la limite d'âge : le général Dorlodot des Essarts, gouverneur de Belfort, le 2 avril ; le général Thomassin, inspecteur d'armée, le 3 avril ; le général Logerot, gouverneur de Toul, le 9 avril.

Il n'y a actuellement que trois vacances parmi les généraux de brigade, par suite de la retraite de MM. Grosjean, Gérard et Durrmeyer. Les généraux Noël et Fariau vont également passer dans le cadre de réserve.

Ces cinq mutations sont les seules du premier trimestre de 1892.

POUR CHANGER

Barbe, bonnetier, qu'on connaît, Hier encore dirigeait la flotte. Un autre civil le dégoûte. C'est bonnetier blanc, blanc bonnet.

Pour compléter notre article récent sur les descendants de François Miron, lieutenant civil, prévôt des marchands, dont nous avons parlé récemment, M. Miron